

à déculpabiliser le chaland qui aurait envie d'acheter le livre ?

→ Robert Signore

Auteur en histoire des sciences

→ SCIENCE ET SOCIÉTÉ

La fabrique du mensonge

Stéphane Foucart

Denoël, 2013,
(304 pages, 17 euros).

Hold-up sur la science ! Peut-on corrompre la démarche scientifique et l'amener, à son insu, à œuvrer pour les industriels ? En fond de nombreux scandales sanitaires des dernières décennies se dessinent des manipulations en série.

Désormais accessibles, les *tobacco documents* nous révèlent les procédés utilisés par les grands groupes du tabac. Mais du dossier de l'amiante à celui du réchauffement climatique, en passant par les faibles doses, le déclin des colonies d'abeilles ou encore le bisphénol A, peu de domaines semblent échapper à une subordination de la science par la communication industrielle. Journaliste au quotidien *Le Monde*, Stéphane Foucart prend ici appui sur de multiples travaux universitaires qui démontent les mécanismes par lesquels certains industriels produisent le doute.

Évitant la théorie du complot, l'auteur montre comment les lobbies ont appris à insinuer leurs intérêts dans le discours des scientifiques. Experts en influence, ils savent aussi manipuler la communauté scientifique, parfois par la corruption, mais bien souvent à son insu. Maîtres en distraction, ils détournent l'intérêt des chercheurs en finançant certains projets, noient les hypothèses pertinentes dans la masse des études, s'emploient à discréditer les auteurs dérangeants



et pervertissent l'évaluation par les pairs en usant d'éditeurs complaisants. C'est quand il est sincère que le mensonge porte le plus, et comités et agences d'évaluation en viennent, en vertu de la « bonne » science, à s'appuyer sur des protocoles définis bien en amont par les fabricants eux-mêmes. Comment lutter face à des recherches conçues pour ne rien trouver ? En médiatisant des études qui ne peuvent rien prouver ! Pour l'auteur, l'« affaire Séralini » illustre comment une étude peut servir les pratiques de brouillages des opposants aux OGM comme de leurs défenseurs.

Les financements publics sont-ils pour autant vierges d'intérêts ? Peut-on être expert dans un domaine en fuyant ses applications ? Une position proche des industriels signifie-t-elle la collusion ou peut-elle révéler une culture commune plus profonde ? Le livre ne répond pas à ces questions et élude, à de rares exceptions, le rôle des journalistes dans la diffusion du message contaminé. Néanmoins, il est un appel à garder son esprit critique, à se méfier des intérêts qui se cachent parfois derrière la science et les sirènes d'une scientificité un peu trop proclamée.

→ Josquin Debaz

GSPR, EHESS, Paris

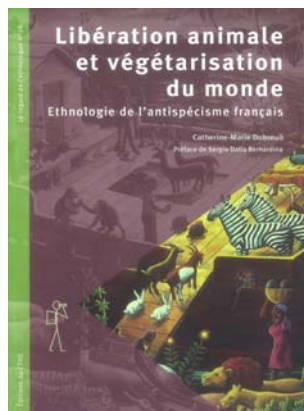
→ ETHNOLOGIE

Libération animale et végétarisation du monde

Catherine-Marie Dubreuil

CTHS, 2013,
(223 pages, 26 euros).

Ils veulent « déprédatiser le monde ». Les antispécistes, objet de cette étude, sont de jeunes intellectuels issus des classes moyennes, souvent fils de professeurs, qui ont décidé dans les années 1990 d'entrer en marginalité pour lutter contre le spécisme – les discriminations envers les espèces non humaines. Vivant dans les squats et fréquentant le milieu libertaire, ils ne mangent ni viande, ni poisson, ni aucun produit animal (œufs, fromage) et imposent même ce régime végétalien drastique à leurs animaux de compagnie, à qui ils apprennent à ne pas chasser. En vertu de la capa-



cité à souffrir partagée par tous les animaux, la consommation carnée est pour eux une tuerie à grande échelle, la chasse un jeu sadique et l'élevage, même traditionnel, une pratique esclavagiste.

Différents des autres mouvements de défense animale (de type SPA) qui cherchent à limiter la souffrance animale, les antispécistes s'inspirent du mouvement de libération animale, fondé dans

Brèves

Concevoir et réaliser des expériences de physique

F. Petitot-Gosgnach

De Boeck, 2013
(304 pages, 37 euros).



La physique est une science avant tout empirique, mais elle fut longtemps enseignée de façon trop théorique en France, d'où les... TIPE. L'auteur propose plus de 60 possibilités de ces Travaux d'initiative personnelle encadrés, tous réalisables à partir de matériel courant, en tout cas dans les laboratoires des lycées. Les commentaires sont concrets ; les expériences signées par les élèves qui les ont faites ; des encadrés rappellent de façon brève les principales notions théoriques pertinentes. Parfait pour mettre la main à la pâte !

Faut-il renoncer au nucléaire ?

C. Stéphan (modérateur),
B. Barré et S. Majnani
d'Intignano

Le Muscadier, 2013
(128 pages, 9,90 euros).



Après Fukushima, la question de l'abandon du nucléaire s'est reposée avec force. Deux contradictoires, l'un issu d'*Areva* (B. Barré) et l'autre de *Greenpeace* (S. Majnani d'Intignano) présentent leurs arguments pour ou contre la dangereuse, mais à certains égards avantageuse, industrie électronucléaire, puis se répondent. Si se forger une opinion après cela n'en devient pas plus facile, tant les deux points de vue semblent fondés, au moins comprend-on la complexité de la question.

Ne vends jamais les os de ton père

Brian Schofield

Albin Michel, 2013
(400 pages, 23 euros).



De toutes les histoires des cultures subjuguées par l'arrivée des Européens, celles d'Amérique du Nord sont parmi les plus déchirantes, puisqu'elles furent confrontées à un génocide rampant. Présentées ici par un grand auteur britannique, la culture et l'histoire des Nez-Percés, notamment la poursuite par l'armée américaine d'une partie insoumise de cette nation, constituent une lecture de choix, enrichissante sur le plan ethnographique, intéressante sur le plan historique et riche sur le plan dramatique.

Brèves

Les oiseaux ont-ils du flair ?

Luc et Muriel Chazel

Quæ, 2013
(240 pages, 25 euros).



La question servant de titre à cet ouvrage n'est qu'une parmi 160. Ce livre de culture sur la gent avienne pourra donc se lire par petites touches. Pour autant, l'addition de tous ces micro-articles constitue un ensemble d'une qualité surprenante, qui tient tant à la pertinence et à l'intérêt des questions choisies, qu'à celles de leurs réponses et à la très bonne plume qui a écrit tout cela. Et, ce qui ne gâche rien, les photos d'illustration sont belles et bien choisies. Mais cela, c'était facile : un oiseau, c'est toujours beau !

Répondre du vivant

Roland Schaer

Le Pommier, 2013
(256 pages, 21 euros).

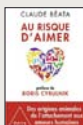


Dans cet essai, l'auteur propose une nouvelle notion de ce qu'est la responsabilité. Dans l'acception de ce terme issue des Lumières, nous sommes avant tout responsables devant le tribunal de notre conscience, sorte de pouvoir supérieur qui semble représenter en fait le prince (la République), Dieu, etc. R. Schaer propose d'envisager la responsabilité comme une forme de conscience de la vulnérabilité du vivant portant à l'action. Ainsi, tel le parent qui soigne son enfant rempli du désir farouche de vivre malgré sa fragilité, notre civilisation devrait devenir responsable de la nature, dont elle partage la vulnérabilité puisqu'elle en fait partie.

Au risque d'aimer

Claude Béata

Odile Jacob, 2013
(327 pages, 23,90 euros).



Aimer est une dangereuse aventure. Nous autres humains en sommes souvent préoccupés, puis occupés. Il en va de même chez les animaux, depuis cette lionne adoptant des bébés antilopes jusqu'à ces éléphants visitant leur cimetière ou encore ce chien fou de joie au retour de son maître. Ce livre joyeux et foisonnant traite des multiples formes du lien affectif chez les animaux et de son importance. Il démontre sans équivoque et par l'exemple que l'attachement n'est pas un choix, mais une obligation naturelle chez beaucoup d'animaux et, parmi eux, la plupart des humains.

les années 1970 par l'Australien Peter Singer. Celui-ci refusait déjà tant la hiérarchisation établie en Occident entre humains et non-humains que les pratiques de prédation, aux origines selon lui de la violence et de la domination dans les sociétés humaines. L'auteure décrit l'antisépisme comme une conversion, proche de l'entrée en religion, avec une vision du monde particulière, une pratique de l'abstinence (de viande) qui fait d'eux des parias. Mal perçus au départ, ils commencent à être mieux acceptés, comme en témoigne la première « Veggie Pride », en 2001.

Ce livre cherche à rester au plus près des paroles des acteurs considérés et, en cela, il est une source précieuse d'informations. On regrettera toutefois que la posture nécessairement relativiste de l'ethnologue n'ait pas été complétée par une analyse un peu plus critique de la vision du monde des végans. Par ailleurs, on aurait aimé voir replacer leur idéologie un peu plus précisément dans l'histoire des idées occidentales, notamment celle du végétarisme, depuis les premiers mouvements ésotéristes, au XIX^e siècle, jusqu'au New Age.

→ Régis Meyran

Chercheur associé au LIRCES,
Université Nice-Sophia Antipolis

→ HISTOIRE DE LA CHIMIE

Histoire de l'alchimie

Bernard Joly

Vuibert, 2013
(208 pages, 25 euros)

En matière de vulgarisation, il y a lieu de préférer ce qui est clair, simple, juste, bien documenté : c'est le cas du livre de Bernard Joly. Pourtant, la présentation de l'alchimie était difficile. D'une part, c'est un champ où l'ésotérisme avait sa part, soit par ignorance

des mécanismes des transformations chimiques, soit parce que des malhonnêtes profitaient de l'obscurité qui régnait encore, de sorte que l'auteur a dû faire un tri entre le factuel et le fantasmagorique. D'autre part, l'alchimie est un pan du savoir ancien, insuffisamment exploré jusqu'à une époque récente, notamment en raison des difficultés de l'étude (sources, interprétations de ces dernières...).

Pour comprendre comment l'alchimie fit le lit de la chimie, produisant des « découvertes » de corps, de matières, de substances qui furent ensuite décrits dans le cadre rénové de la « chimie moderne » (surtout après la chimie des gaz et les travaux du groupe formé autour d'Antoine Laurent de Lavoisier, au XVIII^e siècle), il fallait d'abord qu'une génération d'universitaires recueille les textes, apprenne à les traduire et à les interpréter. Un travail considérable que n'avait pas mené à bien le chimiste français Marcellin Berthelot (1827-1907), malgré ses prétentions d'avoir produit sur l'alchimie une œuvre « définitive ».

Aujourd'hui apparaissent les premiers fruits populaires de ces travaux. Avec le livre de B. Joly, tout semble clair, et la forme simple du livre est un atout supplémentaire : un texte linéaire, structuré, efficace, des encadrés en nombre raisonnable, quelques images, pas de fioritures graphiques à la mode. Les personnages clés sont bien présentés ; les notions essentielles sont dégagées ; les étapes sont nettement montrées. On le voit, je suis très enthousiaste d'un tel livre, à la portée de tous, chimistes ou non.

D'ailleurs, qu'entend-on par chimie ? Jadis, la chimie et l'al-



chimie se confondaient, étaient synonymes. Jusqu'en 1950 environ, les chimistes étaient des « préparateurs », souvent derrière les pharmaciens. Mais aujourd'hui, quel champ la chimie couvre-t-elle ? S'agit-il de technique (la production de composés différents des réactifs) ou de science quantitative (science de la nature visant à rechercher les mécanismes des réactions) ? Deux objectifs, deux méthodes : il y a lieu d'avoir deux mots différents. Le terme « chimie » devrait être réservé à la technique de production de composés nouveaux. La science des transformations, quant à elle, devrait être nommée physico-chimie, puisqu'elle est une science de la nature (étymologiquement, les mots « nature » et « physique » sont liés).

La connaissance du monde des atomes et des molécules, qui a commencé avec l'alchimie, n'a pas fini son chemin. C'est le propre de la méthode des sciences quantitatives, qui ne font que réfuter des théories, lesquelles ne sont que des approximations du monde.

→ Hervé This

Retrouvez l'intégralité de votre magazine
et plus d'informations sur
www.pourlascience.fr

